11
Fre.9.
14145
Cx
Fre
18853

CONVENTION NATIONALE.

DISCOURS

SUR les moyens de rallier l'opinion publique aux vrais principes de la révolution, et de rétablir la concorde entre tous les Français; contenant un résumé historique des principaux événemens qui ont eu lieu depuis le 10 *août* 1792;

PRONONCÉ

Par GAMON, Représentant du peuple,

Dans la séance du 23 thermidor, l'an 3e. de la République Française.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

LA journée du 10 août dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire, et le souvenir des principaux événemens qui ont précédé et suivi cette mémorable journée, ont fait naître dans mon esprit diverses réflexions, dont la manifestation me semble devoir concourir au rétablissement de la concorde et d'une heureuse harmonie entre tous les représentans du peuple, entre tous les membres de la grande famille des Français.

Cette journée du 10 août, si calomniée par les ennemis de la république, ne se retrace point à ma mémoire sans exciter dans mon ame une haute admiration pour les guerriers qui l'opérèrent par leur courage, et pour les orateurs éloquens qui l'avoient préparée par la propagation des principes. C'étoient vous, illustres martyrs de la plus belle des causes, énergique Guadet, sublime Vergniaux, c'étoient vous tous, députés généreux, compagnons de leur gloire et de leurs vertus, dont la voix, tonnant depuis long-temps contre la tyrannie, avoit allumé dans toute la France ce noble et brûlant enthousiasme qui s'est conservé

THE NEWBERRY LIBRARY

toujours pur dans nos armées pendant le cours de la révolution ; mais que les passions ont souvent dénaturé dans l'intérieur de la république ; c'étoient vous, généreuses victimes de la plus horrible des tyrannies, qui présidiez le sénat français le 10 août, et dont le caractère républicain déja prononcé, se développa dans toute son énergie, au moment de la chûte du trône. De quelle gloire, de quel bonheur sans mélange ma patrie auroit joui, si toujours l'opinion publique, dirigée par les principes que vous professiez, avoit fait arriver la révolution à son terme, sans passer par une série effrayante de crimes, de désastres et de calamités.

Il eût suffi, sans doute, de cet amour de la liberté, réveillé dans toutes les ames, pour renverser le trône ; mais quand le peuple, trahi par son premier fonctionnaire public, eut non-seulement des droits à conquérir, mais des outrages à venger et le parjure à punir, il ne fut plus permis de composer avec la royauté. La perfidie du roi qu'assiégeoit une cour contre-révolutionnaire, décida du sort de la monarchie ; le sceptre fut brisé, l'édifice de l'ancien régime fut renversé jusques dans ses fondemens ; le parti des royalistes fut anéanti, entraînant dans sa chûte le parti des constitutionnels, dont le petit nombre étoit de mauvaise foi, dont le grand nombre, s'abusant sur les intentions ou sur les moyens de la cour, croyoit pouvoir avec ou malgré elle, soutenir la constitution, et luttoit contre les républicains ; erreur funeste qu'ils ont bien expiée par la persécution à laquelle ils ont été en butte : aujourd'hui les principes, leur intérêt, leur devoir, ont dû les rallier à la république : la royauté antique et la royauté constitutionnelle ne sont plus.

Le 10 août vient donner une face nouvelle à la France, et porte dans son sein les germes d'une révolution générale. Comme la France étoit alors unie, puissante, et embrâsée du patriotisme le plus pur ! comme sans réquisitions et sans aucuns moyens coërcitifs, vous vîtes de tous les points de l'empire des armées innombrables se lever, se former à la voix de la patrie en danger, et se précipiter sur des ennemis redoutables et fiers de quelques succès : Prussiens, Autrichiens, émigrés réunis, apprirent dans cette campagne que l'usurpateur étranger ne trouvera jamais sur notre sol que de honteuses défaites et la mort.

Malheureusement, à l'aurore de ce nouvel ordre de choses, les républicains, tournant toute leur attention vers les ennemis du dehors, ne se tinrent pas assez en garde contre les faux patriotes qui s'associèrent à eux pour s'emparer, à leur profit, d'une révolution que les premiers vouloient faire tourner à l'avantage de la liberté. Dans ces temps, il existoit déja des terroristes et des républicains dont la physionomie étoit à-peu-près la même, mais dont les sentimens étoient bien différens :

il n'étoit pas aisé de les distinguer; tous marchoient sur la même ligne, et tendoient également à la destruction du trône; les uns pour fonder la république, les autres pour engendrer l'anarchie, du sein de laquelle devoit sortir l'épouvantable terrorisme.

Arrêtons-nous ici, citoyens, et donnez quelque attention à des faits peu connus, peu cités au moins, qui vous paroîtront d'abord minutieux, et que je crois précieux à recueillir pour l'histoire; ils prouveront que dès le 10 août, et même avant cette époque, la démarcation étoit déja tracée entre les terroristes et les républicains; et cette preuve est essentielle pour la justification des fondateurs de la république, qui n'est pas sans influence sur son affermissement et sa gloire.

Robespierre dénonçoit avant le 10 août, à la commune et à la société des jacobins, les députés de l'assemblée législative, les plus connus par leurs talens, par leur amour de la liberté; il les dénonçoit encore après le 10 août, avec cet air ombrageux d'un amant passionné de la liberté, avec l'emportement factice d'un patriotisme brûlant, qui si long temps ont surpris l'ignorance et la crédulité populaire; Robespierre les accusoit, au moment même où ils sappoient les fondemens de la royauté, de vendre leur patrie à la royauté, à Brunswick, disoit ce noir et profond calomniateur.

Il est donc vrai que même avant le 10 août, Robespierre, malgré la médiocrité de ses moyens en tout genre, rouloit déjà dans son ame noire le projet d'envahir le pouvoir absolu, et de loin il vouloit en dénonçant, en diffamant, en perdant dans l'opinion publique, les patriotes les plus intrépides, écarter les obstacles qui devoient s'opposer à son ambition. Le scélérat ne se contentoit pas de les dénoncer : il provoquoit à la commune qui régnoit avec lui, leur arrestation; . . . leur arrestation quelques jours avant ceux de septembre! . . . . La commune se borna à faire mettre les scellés sur les papiers de Vergniaux, Guadet, Condorcet, et ainsi nos malheureux collègues échappèrent cette fois à la mort qui ce tyran leur destinoit.

Combien les faits que je viens de citer sont importans pour faire connoître à l'univers entier, qu'à la journée du 10 août, la ligne de démarcation étoit déjà tracée entre les vrais et les faux amis du peuple! combien il est essentiel de publier ces faits, pour prouver que les hommes à côté desquels nous avons marché, dont les principes étoient les nôtres, et qui sont les vrais fondateurs de la république, ont toujours été étrangers aux crimes de la faction terroriste; car enfin pour l'intérêt de la république, et pour l'honneur de ses vrais fondateurs, qui me semblent inséparables, il faut bien détruire cette idée funeste adoptée par l'ignorance, propagée par la mauvaise foi, que la

Montagne et la Gironde avoient eu des relations d'amitié, des vues uniformes ou quelques rapports de sentimens.

Cette division va devenir chaque jour plus frappante. L'infernale commune après avoir médité les massacres de septembre, les exécuta. Elle avoit su paralyser auparavant la force publique, et, à la faveur d'une anarchie préparée dans ces lieux destinés pour le crime, et qui dans le cours de cette révolution ont si souvent englouti l'innocence et la vertu, cette commune avoit déchaîné trois ou quatre cents tigres, qui, pendant quatre jours se saturèrent de sang et se fatiguèrent de carnage. L'assemblée législative étoit impuissante; les autorités constituées étoient sans force. Roland, le ministre d'alors, ne put que faire des dénonciations vigoureuses, braver les poignards, et pousser des cris impuissans. La terreur se répandit par tout. L'assemblée législative fit des proclamations, des appels aux bons citoyens: et c'étoit malheureusement tout ce qu'elle pouvoit faire. Les voix des législateurs ne furent point entendues. Alors commença véritablement le règne du terrorisme, et la dictature de Robespierre, chef de la commune, se seroit établie, sans la mesure prudente et politique de la convocation d'une convention nationale, qui fit peur aux conjurés, déconcerta leurs vues, et les força d'ajourner leurs complots. Cependant, leur ligue formidable, maîtresse des élections dans Paris, et tenant les sections et les corps électoraux sous le joug, porta dans le sénat comme membres de la députation de Paris, avec quelques hommes dignes d'estime, les Marat, les Robespierre, ces êtres ambitieux et féroces, que nous avons vu passer rapidement du Panthéon à l'opprobre, du trône à l'échafaud.

Les hommes vertueux éprouvoient cependant une indignation profonde contre les assassins signalés: l'horreur qu'avoient inspirée les massacres de septembre, les poussoit continuellement à vous dénoncer les coupables, à demander justice. Par combien de manœuvres, par combien de menaces on est parvenu à assurer l'impunité à ces septembriseurs exécrables, qui, longtemps en public, se sont targués du titre de patriotes de septembre! et voilà la principale source de vos haines, de vos divisions, et des malheurs de la France. Les Marat vouèrent à la mort ceux qui demandoient le châtiment de leurs forfaits. Ils ont imputé des conspirations imaginaires à la Gironde, pour détourner l'attention publique de leurs conspirations réelles. Ils ont tout divisé pour se sauver et pour régner; ils ont remué toutes les passions du peuple; ils ont étouffé la vérité; ils ont immolé la vertu.

Vous, mes collègues, vous républicains de bonne foi, étrangers aux intrigues, vous trop peu défians de ces tyrans populaires, vous avez cru peut-être, dans un temps, à la sincérité de leur patriotisme. Diverses causes ont contribué à vous égarer.

Leur grande réputation de patriotisme, et ensuite la malheureuse nécessité de s'attacher à un parti dont quelques succès et la voix publique proclament et établissent la puissance. Vous devez à ces forcenés démagogues des dissentions funestes, de cruels déchiremens, la guerre civile, toutes les horreurs, tous les excès du farouche despotisme. Un espace de dix-huit mois embrasse tous les crimes de vingt siècles de tyrannie.

Convention nationale, que de grandes choses néanmoins ont signalé ton existence ! Malgré l'empire des factions, l'esprit de républicanisme qui ne s'est jamais éteint dans ton sein, a préservé du naufrage le vaisseau de l'état. Comment a-t-il pu résister à de si violentes tempêtes ? Convention, tu restes debout ! les armées sont triomphantes : les factions sont anéanties : les rois sont vaincus ; et l'univers est dans l'étonnement. Dégagée de l'alliage impur qui t'a souillée, combien tu peux être grande et puissante ! Génie protecteur de la liberté, graces te soient rendues de m'avoir dérobé à l'échafaud que les tyrans m'avoient dressé, pour me faire jouir du spectacle imposant de la France libre, victorieuse et parvenue au terme de sa révolution.

Des calomnies atroces consignées dans les journaux, des adresses mendiées, des pétitions commandées par les menaces, les plus absurdes et les plus audacieuses accusations retentissoient dans cette enceinte contre les représentans fidèles, et disposoient les esprits à la journée du 31 mai, journée désastreuse, d'où datent tous les malheurs de la France.

Le 10 mars, qui la précéda, n'avoit offert qu'un foible essai de tous les crimes que les scélérats méditoient. Déjà le massacre partiel de la convention avoit été résolu. Déjà une horde d'assassins rugissans, sortie des jacobins, marchant dans les ténèbres, avoit opéré sa réunion avec la bande des cordeliers. Vous dûtes cette nuit votre salut à l'attitude guerrière des Bretons et des fédérés, à la tête desquels s'étoit mis Barbaroux..... Jeune homme ! quelles espérances tu donnois à la patrie, et combien ta mort a coûté des larmes à tes amis ! à la tête desquels étoit encore le général Beurnonville. Bientôt les assassins furent instruits que des braves, en petit nombre, il est vrai, mais déterminés à la résistance, les attendoient, prêts à vous défendre. Dès-lors la peur dispersa ces lâches, et les força d'ajourner l'exécution de leurs assassinats : je dénonçai la conjuration le 10 mars, et quelques-uns doivent se rappeler les efforts que je fis pour faire entendre ma voix, et les vociférations menaçantes des conjurés pour l'étouffer. En vain je réclamois leur châtiment : un ordre du jour, réclamé par l'astucieux Barère, sur ma dénonciation, assura l'impunité aux conjurés ; et les encouragea à de nouveaux forfaits.

Les conjurés exécutèrent, le 31 mai, leurs infames complots, avortés le 10 mars. Les Pache, les Gusman, les Marat, ces

étrangers barbares, auxquels s'étoient ralliés les Henriot, les Hébert, les Chaumette et tout ce que Paris renfermoit de plus atroce et de plus vil, consommèrent le plus grand des crimes, la dissolution, ou plutôt l'asservissement de la convention nationale. Depuis cette désastreuse journée, les tyrans, sous votre sceau, sous votre nom, ont commis tous les crimes et vous ont placés dans l'affreuse alternative d'obéir à leurs lois, ou de marcher à la mort. Plusieurs d'entre vous ont préféré le trépas à la vie, en ces temps d'opprobre et de carnage. La majorité a vécu pour renverser le tyran, et reconquérir la liberté, au moment favorable, et lorsqu'une longue série d'attentats a démasqué les traîtres et dissipé les prestiges et les illusions de la multitude. Vous avez tous des droits à la reconnoissance de la nation, vous qui êtes morts pour elle, et vous qui avez conservé vos jours pour l'affranchir de la tyrannie.

Le 9 thermidor arriva. Je ne veux point croire que nous devons seulement cette journée à la discorde qui éclata parmi nos tyrans. Nous la devons au courage de la convention républicaine. Avec le tyran, tomba tout-à-coup cet échafaudage monstrueux de calomnies, de conspirations, de prétendu fédéralisme, imaginées pour servir de prétexte au supplice des meilleurs citoyens. Le voile ne fut pas déchiré tout-à-coup, soit qu'il fût convenable de ne soulever ce voile qu'avec lenteur, précaution et ménagement, soit que les vieux amis de Robespierre travaillassent à prolonger l'erreur, de peur que le jour de la vérité, en éclairant leurs crimes, n'éclairât aussi leur juste châtiment. Mais si-tôt que la convention nationale fut rétablie dans son intégrité, malgré les dernières convulsions de la Montagne, malgré le 12 germinal et le 4 prairial, on vit la terreur s'évanouir, la République s'élever, s'agrandir insensiblement; la victoire devenir plus fidèle à nos armées, et la liberté se fortifier par les impuissantes attaques du terrorisme au désespoir. Alors, par des lois justes, humaines et sages, sous les auspices d'un gouvernement modéré, on a été ramené aux principes. J'ai tressailli de joie, en voyant que l'amour de la liberté avoit survécu aux fureurs de la licence. J'ai senti que l'enthousiasme vivoit encore dans tous les cœurs français, qu'on redemandoit la morale et les mœurs, et j'ai lu sur vos visages que vous ne désespériez pas du salut de la République.

Quel nouvel ordre de choses s'est enfin découvert à nos yeux? comme la justice et la modération mises à l'ordre du jour, ont soudain donné une face nouvelle aux affaires de la République! Les armées espagnoles en déroute, Luxembourg forcé de se rendre, 300 mille héros sur le Rhin dont la valeur trop long-temps arrêtée, ne soupire qu'après de nouveaux combats, sûrs d'obtenir de nouveaux triomphes: la paix entamée ou conclue avec diverses puissances; une récolte des plus abondantes, que rien ne

peut nous ravir; une constitution républicaine discutée librement et avec dignité, que vous ne tarderez pas à mettre en activité : toutes les faction réduites au silence, telle est notre position actuelle. Jamais la révolution n'avoit eu le caractère d'ordre et de stabilité que le nouveau gouvernement a su lui imprimer. Que nous serions indignes de la confiance du peuple, et quel opprobre s'attacheroit à notre mémoire, si au point où nous sommes parvenus, nous faisions avorter, par de nouvelles divisions ou par une infame foiblesse, cette immense révolution. Mais prenons y garde, nous ne pouvons éviter les divisions, nous ne pouvous nous sauver qu'en respectant les principes et la justice. Il est une providence éternelle qui veille à leur conservation, même lorsqu'elle souffre leur violation momentanée, pour la punition du peuple qui les a méconnus : car elle ne tarde pas à instruire les hommes par la chûte successive des tyrans de toutes espèces, que la justice et les principes seuls rendent un gouvernement solide et durable. Ainsi tout ménagement pour le crime est un vice qui ronge le corps politique ; il faut le poursuivre, le punir avec une fermeté sage, et non avec ce délire sanguinaire qui caractérise le crime poignardant la vertu. Trop long-temps les complices de Robespierre vous ont calomniés, en disant que leur crime étoit le vôtre, dans la vue de vous faire partager leurs terreurs, et de vous intéresser à leur défense. Mais, citoyens, tous ceux qui ont connu votre position, l'influence irrésistible du peuple qui vous entouroit, savent bien que vous ne pouviez mettre un frein à leurs fureurs : qu'une opposition vigoureuse n'auroit fait qu'irriter leur rage et précipiter votre perte, sans hâter celle des tyrans. Ainsi les scélérats vous calomnient, après vous avoir opprimés, et restent fidèles à leur système d'avilissement de la représentation nationale. Croyez, représentans, que le châtiment de tous les coupables qui ont siégé ou qui siègent encore dans cette enceinte, vous honore et vous justifie. Croyez que vous mériteriez le reproche qu'ils vous adressent, que leur crime est le vôtre, si vous aviez la lâcheté de les épargner. Méprisez sur-tout les clameurs des ennemis de la révolution qui cherchent à l'avilir dans vos personnes, qui travaillent à vous identifier, vous républicains, vous amis de l'humanité, avec des brigands, avec des buveurs de sang; qui s'efforcent de vous isoler du peuple, sentant bien que c'est un moyen de parvenir à la destruction de la république, que d'anéantir d'abord ses fondateurs. Croyez que lorsque vous rejetez de votre sein les scélérats, vous désespérez vos ennemis, parce qu'ils aiment à les voir assis près de vous, pour former vos portraits sur les leurs, et vous donner leurs atroces physionomies. J'ose dire que si votre puissance et votre force ont été compromises, c'est parce que les conjurations qui ont éclaté, avoient leurs chefs dans votre sein, c'est parce que vous avez souffert à

vos côtés, des conjurés démasqués, ou des scélérats reconnus.

Et vous pourriez vous assimiler à ces êtres pervers, vous patriotes exagérés, vous amans trop chaleureux de la liberté! vous pourriez, égarés par de fausses craintes, vous rallier sous les drapeaux de ceux qui vous ont long-temps trompés, qui vous trompent encore, ou pour vous faire tremper dans des crimes utiles à leur sûreté, et pour accroître leurs probabilités de salut, en grossissant le nombre de leurs sectaires.

Abandonnez ces criminels, vous tous dont la conscience est pure, et qui n'avez à vous reprocher que de légères erreurs; ils veulent se sauver par vous, ou vous abymer avec eux, — déjouez leur atroce politique et déployez une juste sévérité. Le moment n'est pas loin où la France doit rejeter cette espèce d'antropophages, qui n'a droit de s'approprier que les crimes de la révolution, et dont le banissement nous garantira le régne des vertus généreuses, qui de tous temps ont caractérisé la nation française.

Maintenant, hommes impartiaux de tous les pays, couvrez d'opprobre et vouez à l'exécration les assassins et les brigands qui, dans la France, et même dans le sénat, ont poussé la multitude à tous les excès et se sont eux-mêmes livrés à tous les crimes. Mais, honorez les républicains purs, les hommes énergiques, qui avec une constance inébranlable, avec un dévouement sans bornes, ont combattu sans relâche pour la conquête de la liberté. Pour vous, vils ennemis de la révolution, il est de votre basse malignité de mentir à votre conscience, en imputant au peuple le plus généreux de l'univers, les crimes de quelques misérables vomis dans nos climats, par les nations étrangères. Vous serez conséquens à votre système d'impostures, en assimilant à des terroristes forcenés, des républicains énergiques; et les amis de toutes les vertus, aux artisans de tous les crimes.

Pour nous, mes collègues, à l'instant de mettre la constitution en activité, et de déposer ces pouvoirs illimités dont nous avions été investis par le peuple; après avoir achevé l'épuration de la convention nationale, après avoir renvoyé devant les tribunaux ceux de nos collègues prévenus d'avoir tyrannisé ou volé le peuple qui les avoit chargés de défendre sa fortune et sa liberté; après avoir achevé la constitution, il ne vous reste plus, avant de vous séparer, qu'à donner au peuple le grand et salutaire exemple d'une reconciliation franche, qui sera le présage et le garant de la reconciliation générale des Français. Eh! quels souvenirs amers pourroient nous poursuivre, si nous pouvons dire en sortant du sénat: *Rome est libre, il suffit, rendons graces aux dieux.*

De l'Imprimerie Nationale. Thermidor l'an 3.